

Valérie Mréjen, 32 ans. Artiste. Après avoir raconté dans «l'Agrume» une drôle d'histoire d'amour, elle expose à Paris.

Malice au pays des merveilles

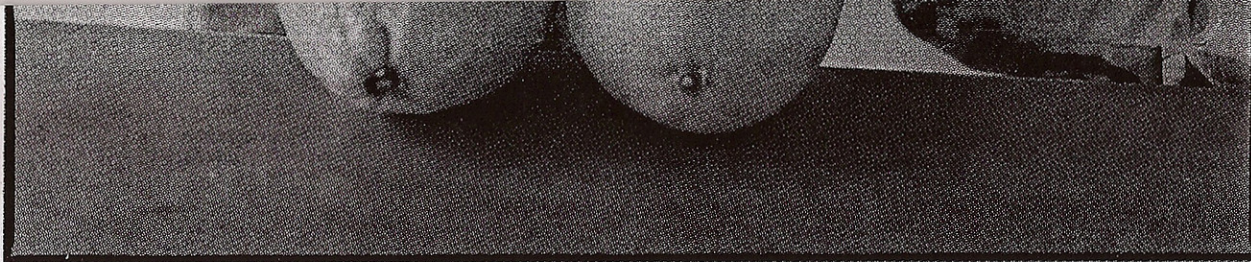
Dans les livres, pour commencer, elle dit: «*Mon grand-père amenait ses maîtresses chez lui et faisait l'amour avec elles en couchant ma mère dans le même lit.*» (*Mon grand-père*). Dans la vie, Valérie Mréjen propose gentiment du thé fumé, «*offert par ma sœur*». Son appartement est calme, sans chat ni tableaux. La télévision n'a pas d'antenne et ne sert qu'à faire fonctionner le magnéscope. Son visage a quelque chose de grave, mais elle rit volontiers. Dans la grande pièce, il y a trois tables, toutes occupées: un ordinateur portable ouvert, des papiers à trier, un collage en cours. Le montage de *la Défaite du rouge-gorge*, son premier court métrage est terminé. Elle attend un ami qui doit lui raconter un souvenir dont elle fera une vidéo pour sa prochaine expo. Sur des plaques de carton gris, elle a commencé une série d'arbres généalogiques avec des étiquettes alimentaires: Uncle Ben's, Mammie Nova... «*Toujours être ailleurs quand quelque chose est fini*», dit-elle.

Le vernissage approche, on s'attendait à la trouver angoissée. En fait, tout est prêt. Valérie Mréjen n'est pas du genre à remettre à demain ce qui peut être fait aujourd'hui. Et quand elle offre *Liste rose* – un recueil de petites annonces composées de noms découpés dans l'annuaire (GROS Gilles MEMBRE Stéphane VIRIL Andréa CHERCHE Bernard ANUS Roland DOUILLET François POUR Jérôme MAMOUR André NOCTURNE Alexandra) –, Valérie Mréjen dit «*cadeau de la maison*» comme un charcutier qui



VALÉRIE MRÉJEN
EN 8 DATES
13 août
1969
Naissance à Paris.
1989-1994
Beaux-arts de Cergy-Pontoise.
1994
«Les Cocinelles et les bols Duralex» (éd. Rouleau libre).
1997
«Liste rose» (éd. Galerie du jour Agnès B).
Première exposition personnelle.

«Toujours être ailleurs quand quelque chose est fini.»



exposition personnelle au Frac Langue-doc-Rousillon. 1999 «Mon Grand-Père» (éd. Allia). 2000 Exposition de vidéos, galerie Cent 8, Paris. 2001 «L'Agrume» (éd. Allia). Mars 2002 Expose jusqu'au 13 avril à la galerie Cent 8, 13, rue Saintonge 75003 Paris.

la maison» comme un charcutier qui offrirait un saucisson.

Valérie Mréjen est une fille sans histoires qui en a plein à raconter. Des histoires courtes, une idée par phrase, jamais un mot plus haut que l'autre. *L'Agrume*, paru en juin, fait moins de 100 pages. Une succession de paragraphes brefs, séparés par une ligne de blanc, série d'instantanés interchangeable. Format poche, joli papier, 6,10 euros comme le précédent. Car, malgré les sollicitations, Valérie Mréjen est restée fidèle à son éditeur; le livre en est aujourd'hui à sa quatrième édition. Valérie Mréjen n'a pas dit à ses amis qu'elle allait recevoir le prix du deuxième roman des libraires indépendants pour cette histoire autobiographique et tragi-comique d'une relation avec un homme qui ne l'aime pas, mais aime bien les gaz d'échappement, lave tous les matins ses lunettes au Paic citron, lui pose sans cesse des lapins et finit un jour par ne plus l'appeler.

Valérie Mréjen n'écrit pas pour régler des comptes – l'Agrume (c'est le surnom que l'homme en question s'est donné) est bien plus antipathique dans la réalité, disent ceux qui le connaissent. Elle a pris la peine de lui envoyer le manuscrit. Il lui a laissé un message: «Tu peux m'appeler ce soir.» Elle a rappelé, quelques jours plus tard; elle est tombée sur le répondeur. A la veille de la parution, il s'est manifesté: il voulait qu'elle change le titre (il se trouvait trop reconnaissable). Elle ne l'a pas fait, il n'a jamais rappelé. «Naïvement, j'espérais que ce livre allait nous rapprocher. En fait, cela ne lui a fait ni chaud ni froid.»

Valérie Mréjen écrit parce qu'un jour, un type qu'elle connaissait à peine l'a interrogée sur sa famille. «J'ai commencé par une

longue liste de suicides. Et puis, je me suis dit: "Mais qu'est-ce qu'il va penser!"» Alors elle rédige *Mon grand-père* «pour tout ramener sur le même plan». Et tenter de tenir l'horrible à distance. «Mon grand-père», c'était le nom du fichier dans l'ordinateur. En fait, le livre aurait pu s'appeler «Ma mère». Une mère qui dit «il y a des coups de pied au cul qui se perdent». Et dont elle raconte la mort dans une scène aussi terrible que laconique. «Ma mère était rentrée plus tôt que prévu et gisait morte dans son lit.» Valérie Mréjen n'aurait jamais dû écrire. Après le baccalauréat, elle s'inscrit en lettres à la Sorbonne et passe trois jours à errer dans les couloirs sans trouver les bons numéros de salles. Elle rêve de la Femis, mais entre finalement aux beaux-arts de Cergy-Pontoise. Son père la soutient. Dans les dîners en ville, il récupère pour elle les cartes de visite de gens «dans les milieux de l'art». «Il a été fortiche car, chez nous, on allait très peu dans les musées. Et quand on allait au cinéma, c'était plutôt le Gendarme à Saint-Tropez sur les Champs-Élysées.»

Si on le lui demande, Valérie Mréjen montre volontiers ses œuvres de l'époque: un rideau constitué de petits carrés de carton bouilli reliés entre eux par des ficelles blanches, un sac en lamelles de feutrine, un serpent en cosses de caroubes cousues

ensemble... «Un professeur avait dit que son travail était très féminin. Ça l'a mise hors d'elle», raconte son ami Stéphane Bouquet. Sa réponse est peut-être dans un triptyque photographique – un croque-monsieur, un croque-madame, deux œufs sur le plat – accompagné de la légende «croque-monsieur, croque-madame, élément féminin». Déjà, à l'école, l'histoire familiale affleure: en troisième année, elle réalise un collage dont les graines représentent les parents de sa mère, morts en déportation. Les mots viennent ensuite: six petits seaux légendés «Seau un, seau deux, seau trois, seau quatre, seau cinq, [blanc], pâte» (Valérie Mréjen sourit avec indulgence). Au sortir de l'école, elle expose à Châteauroux. Sur un mur elle écrit: «Gai, feignant, triste...» Sur celui d'en face: «Comme un pinson, comme une couleuvre, comme les pierres...»

On ne devrait pas faire le portrait de Valérie Mréjen. Mais plutôt celui d'un groupe, elle et quelques contemporains rencontrés ces années-là: le plasticien Edouard Levé, le réalisateur Sébastien Lifshitz, l'écrivain Stéphane Bouquet. Depuis, ils «compagnonnent». Avec Edouard, elle fera l'expo suivante. Sébastien l'a fait tourner dans *Il faut que je t'aime*, court métrage où elle pleure pendant de longues

minutes, seule à l'écran (il lui a passé en boucle quatre chansons tristes de son choix pendant le tournage). Stéphane a coécrit le scénario de la *Défaite du rouge-gorge*; Sébastien a donné son avis au montage. Stéphane a raconté un de ses souvenirs – terrible – pour l'exposition. Edouard aussi: «Valérie m'a fait tourner dix fois la scène. Elle s'efforce toujours de tout neutraliser.» Le souvenir d'Edouard n'a finalement pas été retenu.

Valérie Mréjen ne parle pas beaucoup, c'est en tout cas ce que disent ses amis. Mais elle se nourrit de ce qui l'entoure. «C'est une éponge», dit Sébastien Lifshitz. Une éponge capable de recracher des mots récurés jusqu'à la plastique et qui raconte des moments formidables. Forcément, à cause de l'autobiographie et de ce goût prononcé pour l'anecdote passée au microscope, on la compare souvent à Sophie Calle. «Mais si je devais me marier à Las Vegas, j'en ferais un film dix ans après», explique Valérie Mréjen.

Au vernissage, Sophie Calle était là. Ses amis aussi. Et un monsieur cravaté qui disait haut et fort que, lui aussi, il avait un souvenir à raconter. Valérie Mréjen lui a souri ●

FRÉDÉRIQUE DESCHAMPS
photo PATRICK SWIRC